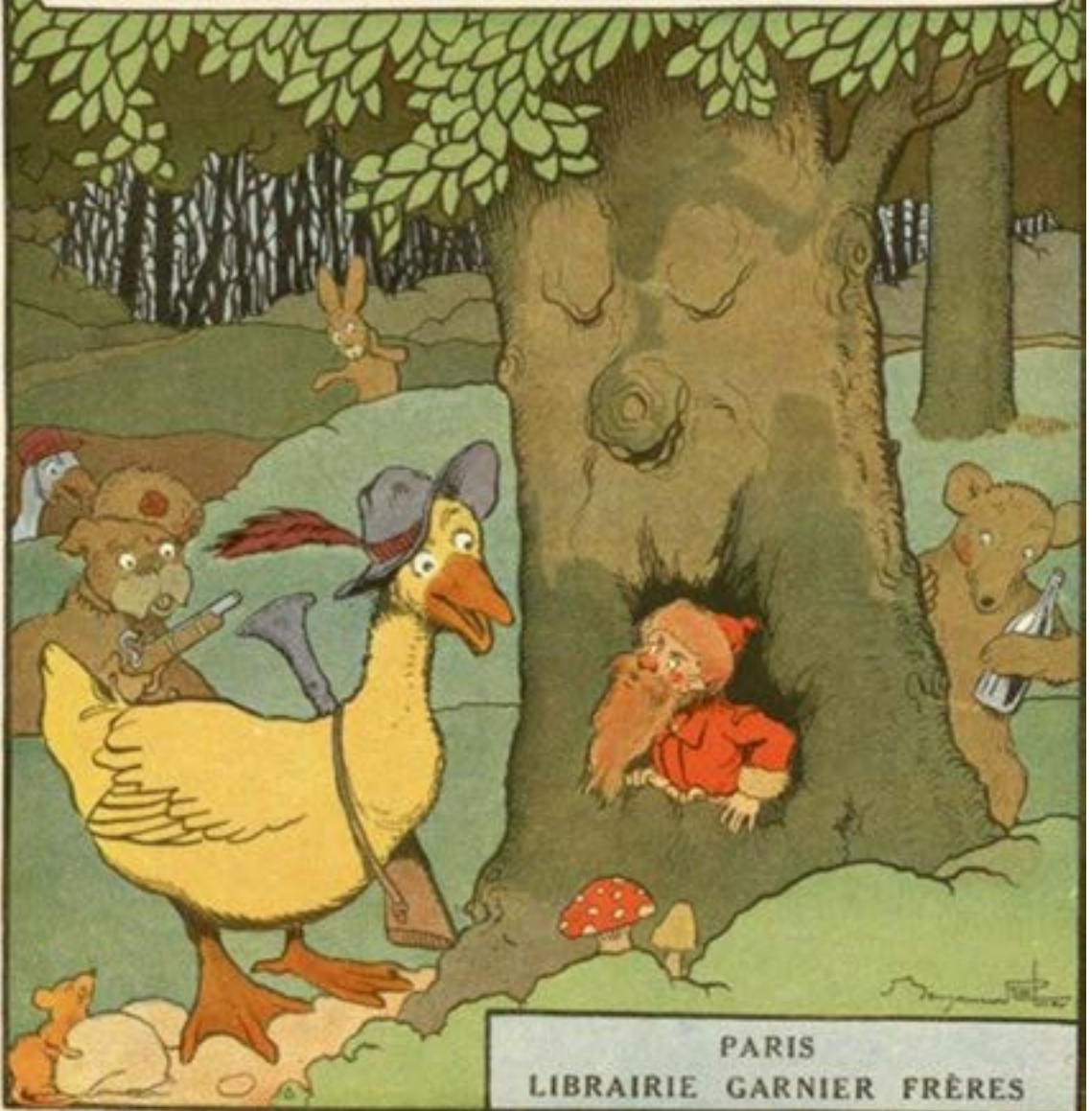


BENJAMIN RABIER.

GEDEON

CHEF de BRIGANDS



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

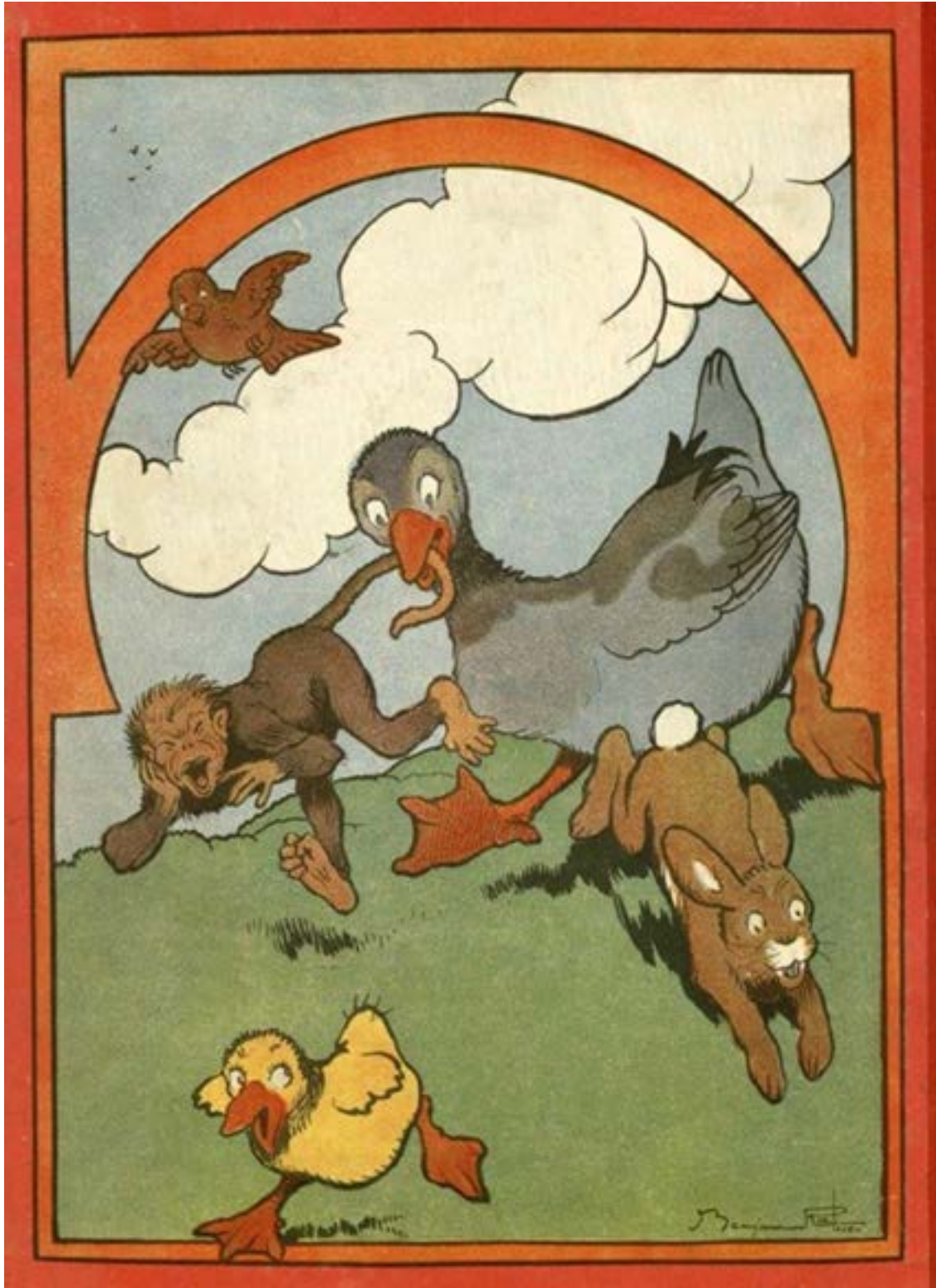
Troisième Partie

Gédeon chef de brigands

Troisième partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson
et Dominique Richier





Pendant ce temps, Rabougri, pensant bien que ses ennemis allaient se remettre à ses trousses, résolut de déposer la clé de fer en lieu sûr.

Avisant un peuplier de quarante mètres de hauteur, il atteignit rapidement le sommet de l'arbre et accrocha la clé à une petite branche de la cime.

Malheureusement, il avait été vu par la pie Grièche qui regagnait à ce moment son nid.



La taupe Réglisse, qui assistait également à l'escalade du peuplier, s'empressa d'avertir Gédéon de l'évasion de Rabougri et du lieu où il avait caché la clé.



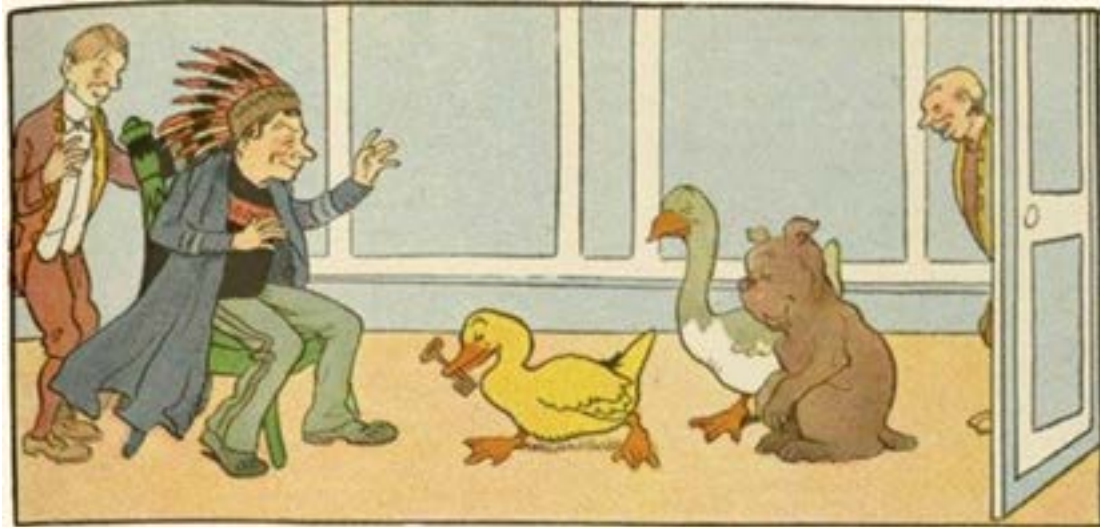
Le brave canard connaissait de vue un vieux tronc d'arbre où la pie allait se reposer, il mit donc celle-ci au courant de ses désirs.

- Attends-moi, Gédéon ! Je reviens !



En effet, au bout de cinq minutes, Grièche arrivait tenant dans son bec la vraie clé de fer qu'elle offrit à Gédéon.

- Victoire ! s'écria le canard, nous ouvrirons les cent douze portes de pierre de la Grotte de Mucingen.



Quelques instants après, Gédéon, Grognard et Clémentine faisaient leur entrée au Palais de Grand Matou et venaient déposer aux pieds du souverain la clé de fer qui devait ouvrir les cent douze portes de pierre de la Grotte de Mucingen.

Le trésor appartenait maintenant au Grand Pontife qui devenait ainsi le dispensateur de la paix et du bonheur de ses sujets.



Grand Matou confia les trois amis à son Premier Ministre avec prière de les traiter comme des héros.

On fit passer les trois amis à l'office du Palais où un plantureux goûter leur fut servi.

Pendant ce temps le Souverain se faisait raconter dans tous ses détails la conduite héroïque de Gédéon, par Ernest, le perroquet du Palais.



Il fut émerveillé d'abord, puis jura de punir sévèrement Rabougri.

Celui-ci, en apprenant que la clé de fer était au pouvoir de Grand Matou, se réfugia dans la forêt où il espérait rencontrer le gnome.

À partir de ce jour, l'Ile de Matapa connut la tranquillité et revit la prospérité qu'elle avait perdue depuis longtemps.

Partout les rires et les chansons avaient remplacé les pleurs et les lamentations.



Le bonheur régna sur tous les sujets de Grand Matou et Gédéon, Grognard et Clémentine entonnèrent un chant d'allégresse en dansant la « Java de la Clé de fer ».



Ce bonheur était tel qu'il pénétrait dans tous les coins du pays et y revêtait les formes les plus diverses suivant les caractères.



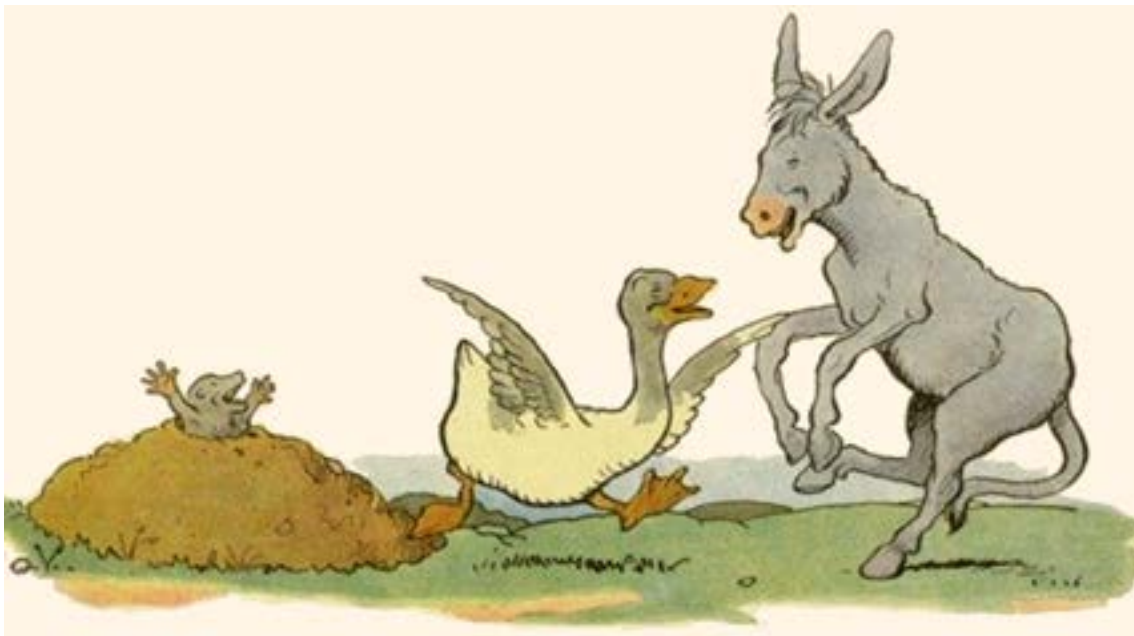
Certains chantaient, criaient, sifflaient aussi fort qu'ils le pouvaient.

Certains riaient et se tordaient en proie à une joie intense ; d'autres dansaient des fox-trot interminables ; bref, toute la populace bien vivante était en liesse.



On aurait dit un paradis habité par des fous exubérants et joyeux.

Cela tenait de la démence, du délire !



Pendant que retentissaient partout des clameurs joyeuses, Rabougri cherchait Lupino ; il le croyait à l'abri dans le creux du vieux chêne ; aussi, en arrivant près de l'arbre, cria-t-il : Lupino ! c'est ton ami Rabougri qui vient te voir !



Un grognement répondit et, du trou de l'arbre, surgit l'ours Ficelle.

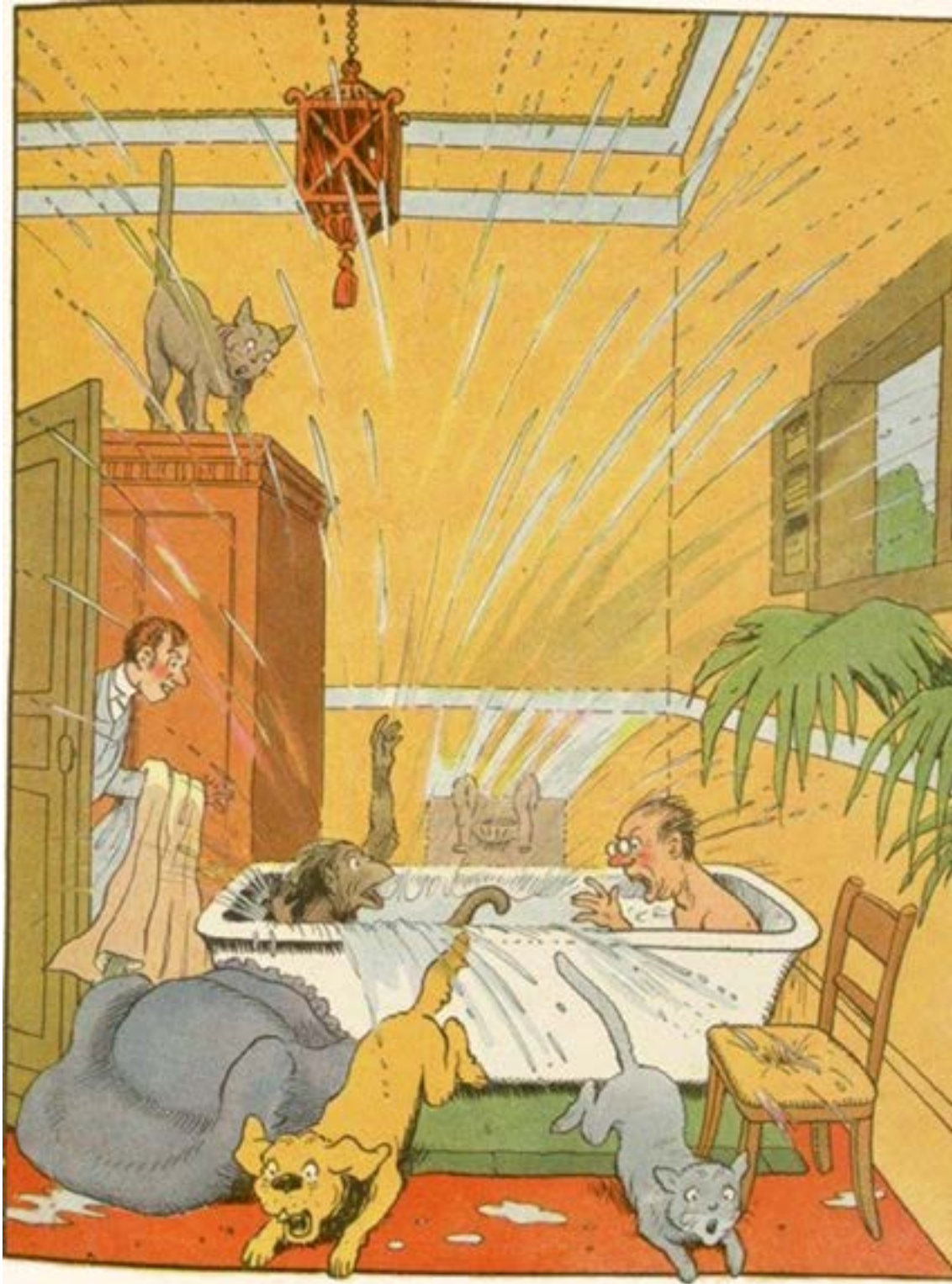
- Ah ! te voilà, mauvaise bête, dit l'ours ; c'est à toi que nous devons tous les malheurs qui nous arrivent.

- Heureusement, je n'ai bu qu'une goutte d'eau de la mare et, au lieu de dormir pendant sept années, je n'ai dormi que sept heures... je vais te faire voir si je suis bien éveillé !

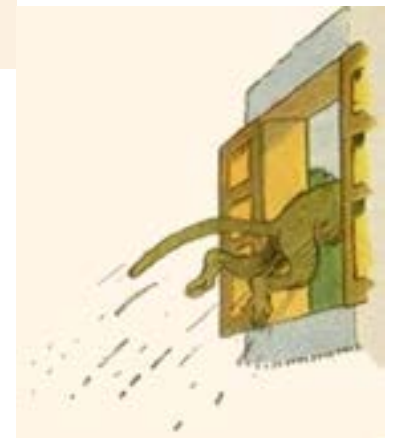


Aussitôt, Ficelle, saisissant Rabougri par la queue, lui fit exécuter trois tours en l'air et l'envoya vers la nue.

Le singe tournoya plusieurs fois dans l'espace et termina sa parabole dans la salle de bains de Monsieur Robinus.



Le Maître du logis, qui croyait avoir vu tomber le diable dans sa baignoire, s'esquiva en jetant des cris d'effroi, tandis que Rabougri s'éloignait prestement par la fenêtre et allait tomber, cette fois, épuisé, moulu, anéanti, sur une petite butte de terre où il s'évanouit.





Quand il revint à lui, le pauvre était couvert de fourmis : la butte de terre qui lui avait servi d'oreiller, était en effet une fourmilière et l'herbe, sur laquelle, il s'était reposé, cachait un énorme nid de guêpes.



Les fourmis s'agrippèrent à lui, fouillant son poil, mordant sa chair.

Les guêpes foncèrent sur le singe et le piquèrent de leur dard acéré.

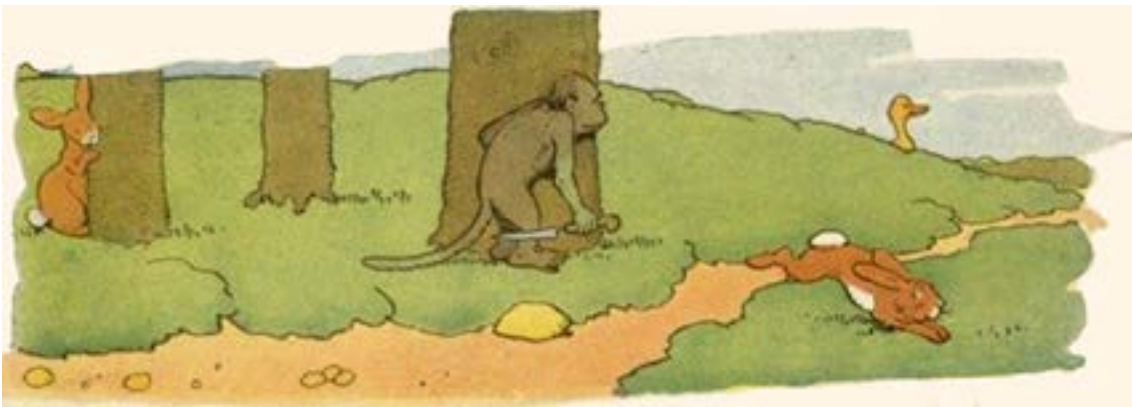


Le singe, piqué et poursuivi par les unes et les autres, prit ses jambes à son cou en poussant des cris de douleur.

Aux fourmis et aux guêpes, se joignirent les mulots, les taupes, les musaraignes, les fouines, les furets et les écureuils.



Le malheureux Rabougri aurait péri sans le secours de Maître Goupil, un vieux renard qui lui donna asile, le débarrassa des bestioles malencontreuses et le soigna avec un dévouement sans égal.



Mais le secours prêté par un renard n'est jamais désintéressé ; quand le singe fut sur pied Goupil lui mit dans la main droite un grand couteau de cuisine et lui souffla dans l'oreille : Voilà pour te débarrasser de Gédéon.

Rabougri partit, son couteau à la main, à la recherche de Gédéon, tandis que le renard pensait : Belle occasion pour supprimer ce maudit canard ! qui m'empêche de faire la guerre aux poulets.



À ce moment, Gédéon débouchait au détour du chemin.

Le singe serra son couteau dans ses doigts, l'affermi dans sa main et d'un bond s'élança sur lui.

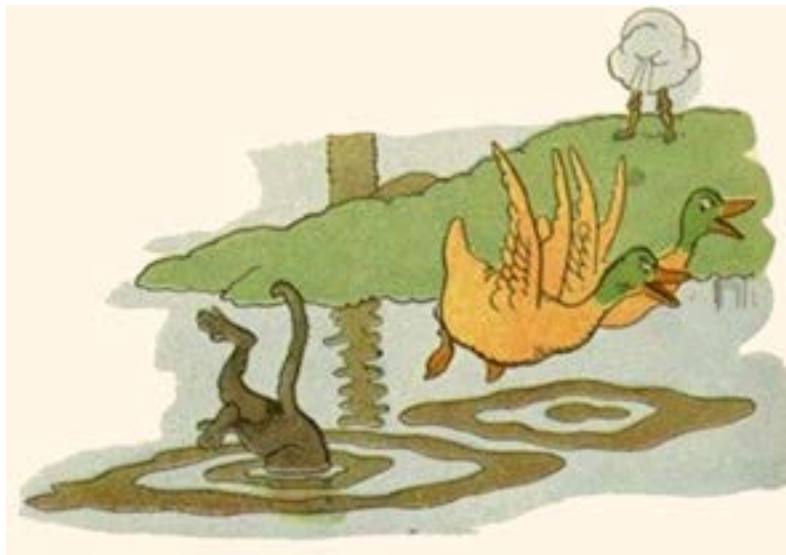
Mais le canard esquiva le coup de couteau et donna des ailes.

Le singe savait bien que Gédéon, canard domestique, ne volerait pas bien longtemps.



Fort heureusement, l'oiseau lourd, passant au-dessus d'un étang, s'y laissa choir.

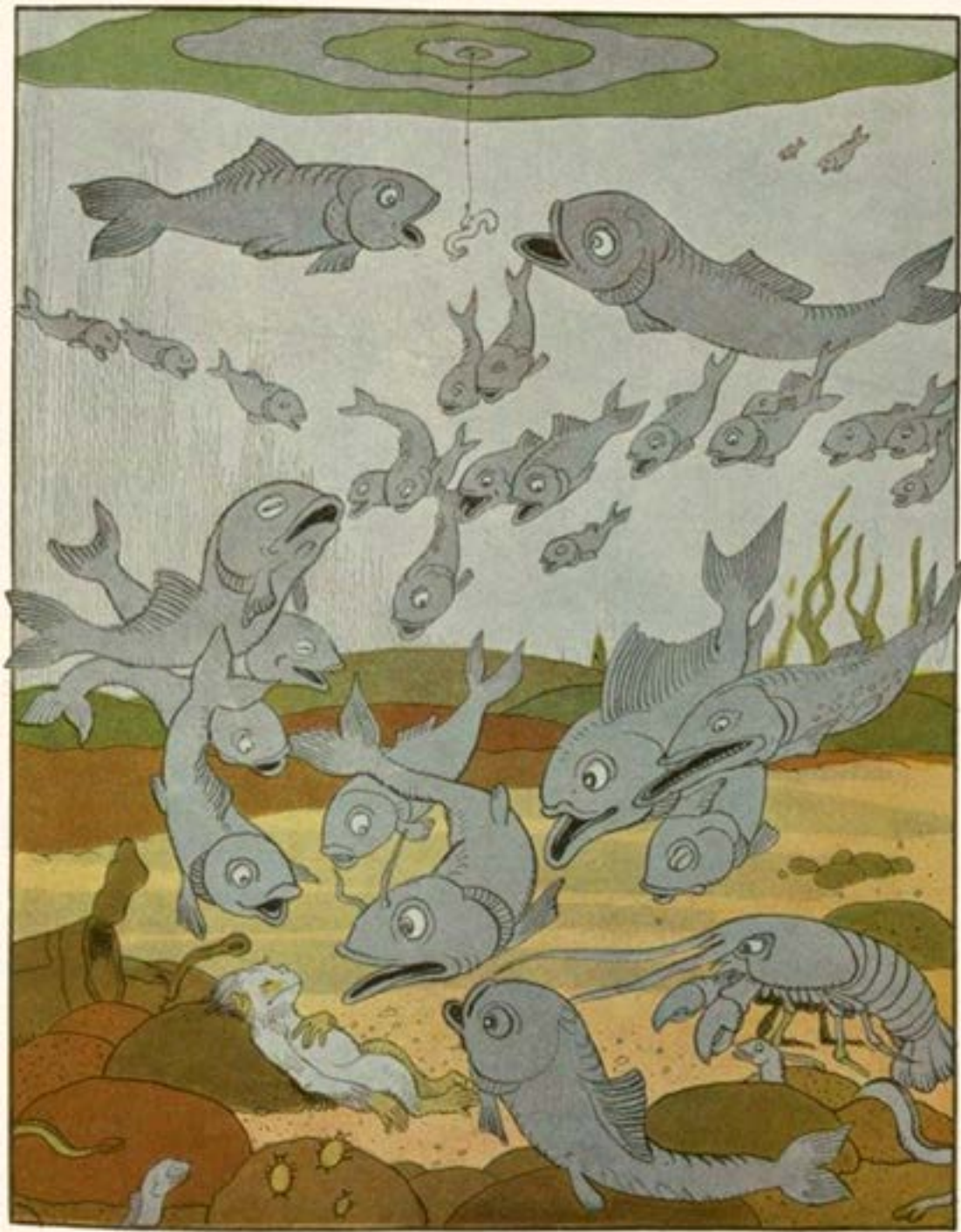
À ce moment précis, deux canards sauvages apparurent dans les airs ; le singe leur fit signe, ils comprirent, et descendirent volontiers à la disposition de Rabougri, car les canards sauvages n'aiment pas les canards domestiques. Rabougri monta sur le dos des canards et partit à la poursuite de Gédéon qui perdait du terrain (s'il l'on peut dire, puisqu'il était sur l'eau).



Tout à coup, une détonation déchira l'air : c'était un chasseur qui venait de tirer sur les canards sauvages.

Ceux-ci, non touchés, prirent peur et s'envolèrent en abandonnant Rabougri qui tomba directement dans l'eau, non loin de Gédéon.

Ne sachant pas nager, Rabougri se débattit un instant puis, doucement, gagna le fond de l'étang où il s'arrêta pour dormir de son dernier sommeil.



Les habitants de l'étang vinrent en foule
lui rendre les derniers devoirs.

Le singe avait rendu son âme ; que ses
fautes lui soient pardonnées.

Gédéon, Grognard et Clémentine mènent
maintenant la vie de château.

Ils font partie du personnel domestique
du Palais de Grand Matou.

Nos trois amis sont à l'abri du besoin et
pour longtemps.



Bien logés, bien couchés et bien nourris, ils trouvent la vie très belle et qu'elle vaut bien la peine d'être vécue.

Les repas, abondants et plantureux, leur sont servis à des heures fixes et répétées ; la nuit, c'est un toit doré qui abrite leur tête.



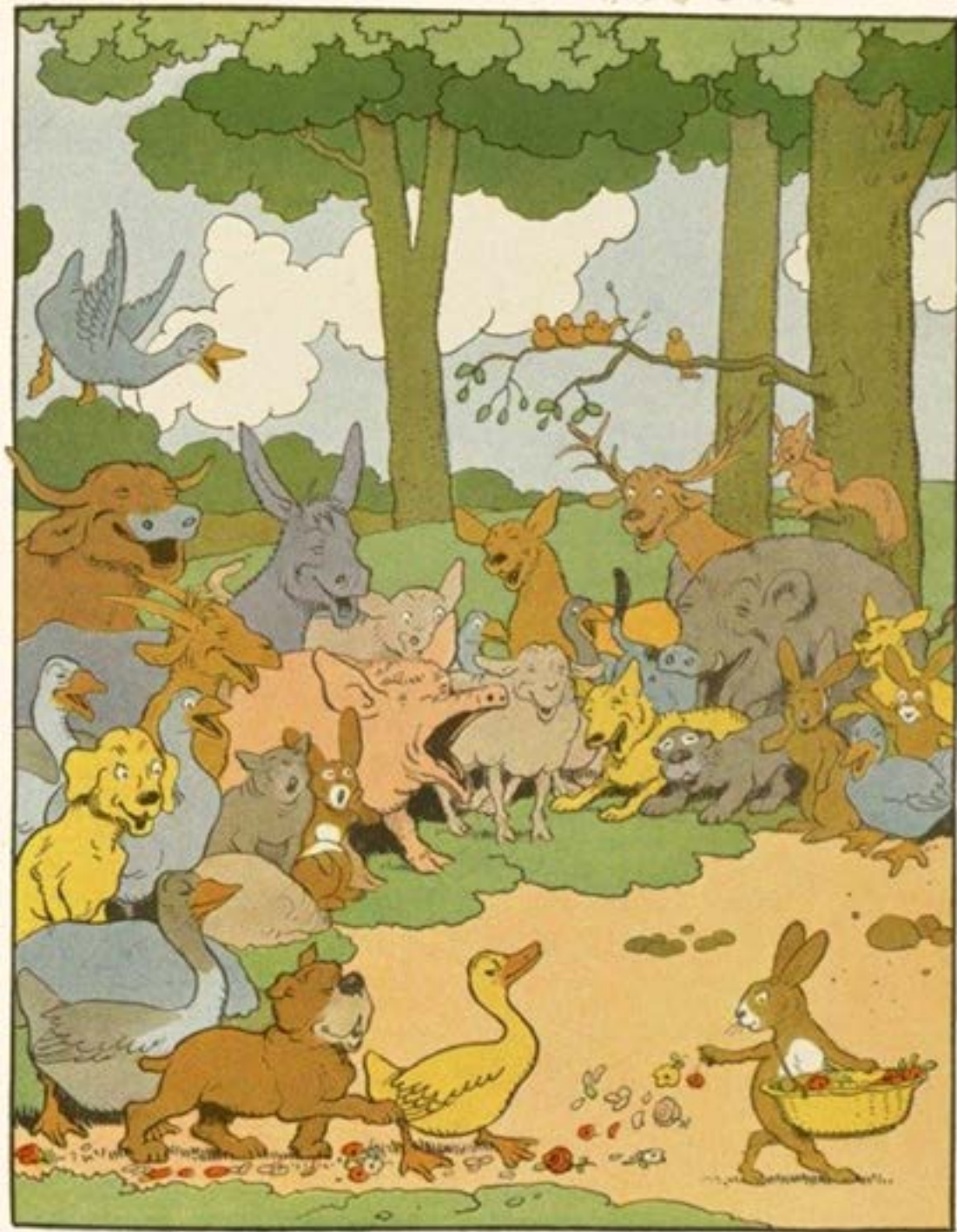
Dès qu'il avait été en possession de la clé de fer, Grand Matou avait ouvert les cent douze portes de pierre de la grotte de Mucingen et s'était emparé du trésor des Grammies.



Il fallut six grandes camionnettes pour transporter au Palais, l'or, les pierreries et les diamants que contenait la grotte.

Il distribua la moitié de ce trésor à son peuple.

Chaque ménage put bientôt avoir sa maison et les râteliers étaient si bien garnis que les ânes eux-mêmes vécurent en parfaite intelligence.



De temps à autre, Gédéon, Clémentine et Grognard se promènent dans les environs : ce ne sont plus des sarcasmes qui les accompagnent, mais des cris de joie et des hurrahs enthousiastes, tandis qu'ils foulent les plus belles fleurs qu'on jette sur leur passage.

Quant à Lupino décroché et mis en liberté, il reprit, triste et désabusé, le chemin de la forêt de Mucingen.

